

insoumis ? Enfant éternel ? C'est dans la case folie que la société a choisi qu'il devrait vivre. Pourquoi ? Quelles frontières a-t-il franchies ? Ou pas franchies ? Fou de son vivant, artiste-poète pour la postérité ? Que faire de ces questions ?

Je sors du musée.

Dans la cour intérieure la nature explose la vitalité printanière qui lui court dans la sève. Reprendre la direction de la gare. A pied. Marcher. Reprendre le train vers Bruxelles. Soleil couchant. Par la vitre, quelques éoliennes sont en week-end. Plus loin, dans le ciel taché de quelques nuages gris-rouges tout fâchés, une montgolfière s'est posée. Des enfants pointent le nez au ciel. Sans doute rêvent-ils de voler. Moi aussi.

M'envoler assis sur la banquette. Déplacement intérieur. Me vient cette phrase d'un aviateur *Fais de ta vie un rêve et de ton rêve une réalité*. Le Petit Prince aurait pu croiser Gustav Mesmer sur une de ses planètes. Inlassable, persévérant, patient Gustav Mesmer qui ne se résigne pas, qui cherche l'évasion au quotidien. Vaincre l'enfermement, l'isolement et la discrimination. Créer des niches. Forger des chemins loin de la vie et de la pensée ordinaire. Son regard plein de malice, son sourire aérien me suivent, semblent me dire *Ils me croyaient fou hein ? Mais est-ce moi ?*

De quoi riez-vous en silence Monsieur Mesmer ? De notre raison raisonnante ? Celle qui fait s'envoler nos rêves pour un principe de réalité bien calculé ? Sourire comme pour nous partager sa vitalité ? Nous inviter à ne rien abandonner de nos rêves ? Sourire d'avoir vécu assez vieux pour avoir réalisé les siens ? D'avoir trouvé le calme, la sérénité ? Sourire du fou ?

Les gens normaux voyaient dans ses inlassables et perpétuels essais d'envol la preuve de sa folie.

Etiez-vous fou Gustav Mesmer ? Je relis la phrase de Robert Walser qui termine le documentaire et que j'ai notée sur mon cahier : *Comme ils n'ont aucune pitié pour eux-mêmes, les gens normaux n'ont pas non plus de pitié pour les autres. Ils sont tellement morts qu'ils ne s'attendent qu'à rencontrer des morts.*

Arriver gare du midi. La fraîcheur du soir s'avance sur le seuil de la nuit qui débute. Les lumières de la ville cachent les étoiles. Bulle de lumière nous enfermant sur nous-même. Reprendre mon vélo. Rouler pour retourner chez moi. Rouler. Rouler tambour battant, rouler toute voile dehors. Rouler plein de petits vélos dans la tête. Vous connaissez cette expression ? Elle s'utilise pour parler d'une personne qui semble un peu folle !

Didier Poiteaux

CATHERINE SIMON

*Sourire comme
pour nous
partager
sa vitalité et
nous inviter à
ne rien
abandonner
de nos rêves*

Ces mots destinés à évoquer le poète de l'envol, comment ne pas les destiner aussi à une autre artiste au regard plein de malice ? Au moment de placer le point final à ce dossier abordant la question du déplacement, c'est en effet avec émotion que nous dédions ce troisième numéro d'*Interstell'art* à Catherine Simon qui, au mi-temps de l'été, discrètement, nous a quittés. Soucieuse de soutenir notre projet éditorial, dès notre premier numéro, cette passionnée du théâtre jeune public nous a accordé le temps nécessaire pour affiner sa pensée. Profonde, précise et sans concession, celle-ci continuera à stimuler notre réflexion. Car loin de se laisser enfermer par quelque frontière normative que ce soit, Catherine Simon n'a eu de cesse de déplacer son regard pour plonger au cœur de nos failles et de nos besoins. Jusqu'au bout, son chemin l'aura menée à mettre en lumière les talents des audacieux capables de faire deviner ces lignes de force qui pourraient nous rendre plus humains. Douce, prévenante et exigeante, Catherine Simon n'a eu de cesse de questionner notre temps. C'est pourquoi, nous ayant tant donné, elle restera notre amie pour toujours.

Jean-Marie Dubetz pour
Pierre de Lune et le comité de rédaction